

de ce désarroi pour séparer du tas une bande de 20 ou 30 bêtes que l'on éloigne. 5 ou 6 hommes spécialement choisis pour l'abatage, s'armant chacun d'une longue massue, entourent ce petit groupe isolé. Les animaux, ainsi séparés du troupeau principal, ne tentent même pas de fuir ; quelques-uns seulement, faisant le simulacre de menacer les hommes, essayent deux ou trois bonds timides en avant. Fatigués, terrorisés, sentant leur faiblesse, sans aucun moyen de défense, les malheureux se serrent les uns contre les autres, se tassent, les têtes tournées du côté de leurs ennemis, et crient tout le temps en secouant nerveusement la tête et en montrant les dents.

Pendant ce temps les hommes les examinent très attentivement, et, aussitôt qu'ils aperçoivent dans le tas une proie leur convenant à tous les points de vue (âge, sexe, qualité de la peau), ils lui portent un coup mortel à la tête. Râlant et étouffant dans son sang, le "célibataire", assommé, roule par terre, le crâne fracassé, les yeux sortant de leurs orbites. Les coups se succèdent rapidement, les "célibataires" tombent les uns après les autres, et au bout de deux à quatre minutes les 30 bêtes forment un tas commun de cadavres. Sur ce tas sont couchés aussi ceux des "célibataires" qui ont été laissés vivants grâce à leur âge, ou à leur sexe, ou à cause de la mauvaise qualité de leurs peaux.

Harassés, affaiblis par les secousses nerveuses supportées, ils couvrent de leur corps, avec une sollicitude touchante, les cadavres des camarades déjà morts et ne veulent pas s'en séparer. La conscience d'un grand malheur irréparable se lit dans leurs bons et tristes yeux, remplis de larmes amères. Leurs meurtriers

impitoyables ne connaissent pas le remords et vous diront tranquillement qu'ils massacrent les ours marins depuis bien longtemps déjà, et que ces pauvres bêtes y sont habituées!

Ayant fini avec un groupe d'animaux, on en isole un second, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que tout le troupeau capturé y passe. Pendant cette tuerie, les autres indigènes dépouillent les bêtes abattues et portent leurs peaux dans un hangar où des hommes spécialement désignés sont occupés à les saler.

La peau d'un ours de mer tué est immédiatement enlevée, puis portée dans un hangar, où se fait la salaison. On répand d'abord sur le plancher une couche de sel d'égal épaisseur que l'on recouvre d'une rangée de peaux étendues l'une contre l'autre, le poil en bas et les bords bien égalisés. Ensuite on répand sur ces peaux une autre couche de sel que l'on recouvre d'une seconde rangée de peaux étendues de la même manière, et ainsi de suite, en superposant toujours les peaux de la même façon entre le plancher et le plafond, et en remplissant le hangar de peaux salées qui y restent ainsi disposées de huit à douze jours : après quoi on les examine avec soin et on les sale de nouveau. Après une nouvelle salaison de quatre à sept jours, on les roule par deux en paquets de forme cylindrique. Ces cylindres sont ficelés et rangés dans la cale du navire qui les transporte à Londres, où les peaux sont, après un classement minutieux, vendues aux enchères publiques.

Combien cruelles sont les exigences de la mode!

— o —